



Actualité de Paul Valéry

COMMUNICATION D'ALAIN BOSQUET DE THORAN

A LA SEANCE MENSUELLE DU 9 NOVEMBRE 2002

Quand on parle de Paul Valéry, on est naturellement amené à abuser de citations, tellement leur qualité est supérieure aux commentaires qu'elles peuvent provoquer et induire. C'est dire si j'en suis plus à l'aise pour m'excuser d'avance de l'importance que ces citations vont prendre dans cette communication qui a comme objet essentiel de vous faire partager le plaisir et l'intérêt que j'ai eus à relire ces pages.

Les premières sont celles de « La crise de l'esprit », texte de Valéry qui fut d'abord publié en anglais dans la revue *The Athenaeum* à la demande de son directeur John Middleton Murry et qui parut en août 1919 dans la *Nouvelle Revue française* dans son texte français original.

Il s'ouvrait par cette phrase devenue bien vite célèbre : « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles », dont la beauté formelle l'emportait à mes yeux de jeune lecteur de seize ans sur le sens, et qui la faisait voisine de cet article du code pénal de Napoléon, en lequel Paul Claudel voyait un exemple parfait de la concision et de la précision de la langue française : « Tout condamné à mort aura la tête tranchée », qui, à l'e muet près, est d'ailleurs un alexandrin.

Je me plais à rappeler la suite du texte de Valéry que l'on ne cite jamais : « Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins ; descendus au fond inexorable des siècles avec leurs dieux et leurs lois, leurs académies et leurs sciences pures et appliquées, avec leurs grammaires, leurs dictionnaires, leurs classiques, leurs romantiques et leurs symbolistes, leurs critiques et les critiques de leurs critiques.

Nous savions bien que toute la terre apparente est faite de cendres, que la cendre signifie quelque chose. Nous apercevions à travers l'épaisseur de l'histoire, les fantômes d'immenses navires qui furent chargés de richesse et d'esprit. »

Et plus loin : « Nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. Les circonstances qui enverraient les œuvres de Keats et celles de Baudelaire rejoindre les œuvres de Ménandre ne sont plus du tout inconcevables : elles sont dans les journaux. »

Cette référence inattendue aux journaux, que l'on retrouvera plus loin dans d'autres textes, en fait les porte-parole de l'opinion publique s'exprimant sur l'actualité. L'histoire est rattrapée par le quotidien et aussitôt jugée par ses exemples.

Valéry exprime de cette manière ce qui fait sa propre originalité, qui touche parfois à une singulière prémonition, quand on pense que ce texte date de trois quarts de siècle, et qu'il n'a rien perdu de sa portée.

Mais revenons à sa phrase liminaire. Quinze ans après sa publication, elle suscitait encore suffisamment d'intérêt pour que Paul Desjardins s'en empare et la prenne comme thème à l'une de ses décades à Pontigny, en août 1924 : « Est-il véritable que nos Civilisations sont mortelles ? » Les entretiens devaient être dirigés par Léon Brunschvicg et Paul Fierens.

Bien entendu, Paul Valéry y fut invité, mais s'excusa de ne pouvoir venir, dans une lettre du 29 juillet 1924 à Paul Desjardins, dans laquelle il prenait curieusement distance avec son texte. Voici : « J'aimerais bien que l'on ne perdît pas de temps à ergoter sur le mot : Civilisations. Ce ne serait que faire de la lexicologie. Je crois aussi qu'il serait bon de se méfier des invocations à l'histoire et des prétendues démonstrations que l'on tire... par la queue. On trouve tout ce qu'on veut dans ce grand magasin des antiquailles.

On "démontrera" facilement, l'histoire en main, que les civilisations périssent, ne périssent pas, sont liées à un certain matériel et ne le sont pas. Etc., etc. C'est un jeu ; ce n'est qu'un jeu.

Je remarque d'ailleurs, que suivant la longueur du temps considérée (par notre imagination), le mot "périr" n'est ou n'est pas applicable. *À telle époque* (par

exemple), *et en tel lieu, telle "civilisation" avait radicalement disparu*. Si l'on s'écarte de ces précisions, on peut tout dire et tout contredire. »

Après cette mise au point qui vidait curieusement sa phrase de sa substance, on comprend mieux pourquoi Valéry ait argué d'une grande fatigue pour décliner l'invitation de Desjardins...

Mais il ajoutait, et c'est ici que l'intérêt rebondit : « Enfin, quant à la phrase même, elle exprime une impression de 1919 et annonce le développement qui la suit et est chargée de lui donner un sens. Je la considère comme une sorte de photographie. Le titre même de l'étude et l'ensemble des idées qu'elle contient me semble montrer assez clairement que j'entends décrire une "phase critique", un état de choses opposé fortement à celui que l'on représente par les noms de "régime" et de "développement régulier". Le problème de la décennie me paraît donc se préciser ainsi : Sommes-nous vraiment dans une phase critique ?

À quoi la connaît-t-on ? Cette maladie peut-elle être "mortelle" ? Pouvons-nous, ou non, imaginer de telles destructions matérielles et spirituelles ou de telles substitutions, non fantastiques, mais réalisables, que l'ensemble de nos évaluations d'ordre intellectuel et esthétique n'ait plus de sens *actuel* ? »

Et il ajoutait enfin entre parenthèses : « Bien des problèmes considérés comme essentiels au dix-septième siècle ne sont plus visités aujourd'hui que par quelques curieux... »

Aujourd'hui précisément, alors que d'aucuns nous parlent du choc des civilisations, que d'autres récusent cependant, cette dernière phrase ne signifie-t-elle pas que cette crise de l'esprit est hélas toujours actuelle ?

Dans la deuxième lettre de « La crise de l'esprit », ainsi que dans une note complémentaire qui prendra le nom de « L'Européen », il pose en quelque sorte le décor de ce que l'on peut dire de l'Europe, et singulièrement de l'esprit européen. Ainsi, dit-il : « Les autres parties du monde ont eu des civilisations admirables, des poètes de premier ordre, et même des savants. Mais aucune partie du monde n'a possédé cette singulière propriété *physique* : le plus intense pouvoir *émisif* uni au plus intense pouvoir *absorbant*. Tout est venu à l'Europe et tout en est venu. Ou presque tout », ajoute-t-il, dans un dernier scrupule. Il reprend : « Or, l'heure actuelle comporte cette question capitale : l'Europe va-t-elle garder sa

prééminence dans tous les genres ? L'Europe deviendra-t-elle ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire un petit cap du continent asiatique ? Ou bien restera-t-elle ce qu'elle paraît, c'est-à-dire : la partie précieuse de l'univers terrestre, la perle de la sphère, le cerveau d'un vaste corps ? »

Cette réflexion, qui date du lendemain de la Grande Guerre, ne retrouvait-elle pas toute son actualité au lendemain de la dernière guerre au moment de la fondation de l'Europe des Monnet, Spaak, Schumann et Adenauer, et aujourd'hui encore, alors qu'on la voit toujours incapable de parler d'une seule voix dans le concert mondial ?

« Mais qui donc est Européen ? » se demande Valéry dans sa note, qui est un modèle d'analyse et de synthèse combinées, c'est-à-dire tout simplement d'intelligence. « Eh bien, dit-il, je considérerai comme européens tous les peuples qui ont subi les trois influences que je vais dire. La première est celle de Rome. Partout où l'Empire romain a dominé, et partout où sa puissance s'est fait sentir ; et même partout où l'Empire a été l'objet de crainte, d'admiration et d'envie ; partout où le poids du glaive romain s'est fait sentir, partout où la majesté des institutions et des lois, où l'appareil et la dignité de la magistrature ont été reconnus, copiés, parfois même bizarrement singés, — là est quelque chose d'européen. Rome est le modèle éternel de la puissance organisée et stable. »

Seconde influence, le christianisme, évidemment. À nouveau, Valéry en parle comme nul autre : « Vous savez comme il s'est peu à peu répandu dans l'espace même de la conquête romaine... L'étendue de la religion du Christ coïncide encore aujourd'hui presque exactement avec celle du domaine de l'autorité impériale... Il prend tout ce qu'il peut à Rome, il y fixe sa capitale et non point à Jérusalem, il lui emprunte son langage. Un même homme né à Bordeaux peut être citoyen romain et même magistrat, il peut être évêque de la religion nouvelle... Voici déjà un Européen presque achevé. Un droit commun, un dieu commun ; le même droit et le même dieu ; un seul juge pour le temps, un seul Juge dans l'éternité.

Mais, tandis que la conquête romaine n'avait saisi que l'homme politique et n'avait régi les esprits que dans leurs habitudes extérieures, la conquête chrétienne vise et atteint progressivement le profond de la conscience...

Je vous rappelle quelques-uns des caractères de son action ; et d'abord il apporte une morale subjective, et surtout il impose l'unification de la morale. Cette nouvelle unité se juxtapose à l'unité juridique que le droit romain avait apportée ; l'analyse, des deux côtés, tente à unifier les prescriptions...La nouvelle religion exige l'examen de soi-même. On peut dire qu'elle fait connaître aux hommes de l'Occident cette vie intérieure que les Indous pratiquent à leur manière depuis des siècles déjà ; que les mystiques d'Alexandrie avaient aussi, à leur manière, reconnue, ressentie et approfondie.

Le christianisme propose à l'esprit les problèmes les plus subtils, les plus importants et même les plus féconds. Qu'il s'agisse de la valeur des témoignages ; de la critique des textes, des sources et des garanties de la connaissance ; qu'il s'agisse de la distinction de la raison ou de la foi, de l'opposition qui se déclare entre elles, de l'antagonisme entre la foi et les actes et les œuvres ; qu'il s'agisse des pouvoirs spirituel et matériel et de leur mutuel conflit, de l'égalité des hommes, des conditions des femmes — que sais-je encore ? — le christianisme éduque, excite, fait agir et réagir des millions d'esprits, pendant une suite de siècles. »

Après cette fresque somptueuse, Valéry ajoute : « Toutefois, nous ne sommes pas encore des Européens accomplis. Il manque quelque chose à notre figure ; il y manque cette merveilleuse modification à laquelle nous devons non point le sentiment de l'ordre public et le culte de la cité et de la justice temporelle ; et non point la profondeur de nos âmes, l'idéalité absolue, et le sens d'une éternelle justice ; mais il nous manque cette action subtile et puissante à quoi nous devons le meilleur de notre intelligence, la finesse, la solidité de notre savoir, comme nous lui devons la netteté, la pureté et la *distinction* de nos arts et de notre littérature ; c'est de la Grèce que nous vinrent ces *vertus*. »

Et Valéry souligne « distinction » et « vertus » par l'emploi de l'italique, comme il le fait fréquemment. On en est réduit aujourd'hui à supputer, à défaut d'enregistrement de ses discours, qu'il marquait par là une intonation, que j'essaie tant bien que mal de souligner à mon tour.

Mais Paul Valéry continue : « Il faut encore admirer à cette occasion le rôle de l'Empire romain. Il a conquis pour être conquis. Pénétré par la Grèce, pénétré par le christianisme, il leur a offert un champ immense, pacifié et organisé ; il a préparé l'emplacement et modelé le moule dans lequel l'idée chrétienne et la

pensée grecque devaient se couler et se combiner si curieusement entre elles. Ce que nous devons à la Grèce est peut-être ce qui nous a distingués le plus profondément du reste de l'humanité. Nous lui devons la discipline de l'Esprit, l'exemple extraordinaire de la perfection dans tous les ordres. Nous lui devons une méthode de penser qui tend à rapporter toutes choses à l'homme, à l'homme complet ; l'homme se devient à soi-même *le système de références* auquel toutes choses doivent enfin pouvoir s'appliquer. Il doit donc développer toutes les parties de son être et les maintenir dans une harmonie aussi claire, et même aussi apparente qu'il est possible. Il doit développer son corps et son esprit....

De cette discipline, la science devait sortir. Notre science, c'est-à-dire le produit le plus caractéristique, la gloire la plus certaine et la plus personnelle de notre esprit.

L'Europe est avant tout la créatrice de la science. Il y eut des arts de tous pays, il n'y eut de véritables sciences que d'Europe... »

Je vous fais grâce de l'analyse détaillée que Valéry fait de la pensée grecque et en particulier de sa géométrie, « cet ordre merveilleux où chaque acte de la raison est nettement placé, nettement séparé des autres », pour en arriver à la péroraison, si l'on peut dire : « Dans l'ordre de la puissance, et dans l'ordre de la connaissance précise, l'Europe pèse encore aujourd'hui beaucoup plus que le reste du globe. Je me trompe, ce n'est pas l'Europe qui l'emporte, c'est l'Esprit européen dont l'Amérique est une création formidable.

Partout où l'Esprit européen domine, on voit apparaître le maximum de *besoins*, le maximum de *travail*, le maximum de *capital*, le maximum d'*ambition*, le maximum de *puissance*, le maximum de *modifications de la nature extérieure*, et le maximum de *relations et d'échanges*.

Cet ensemble de maxima est Europe, ou image de l'Europe. »

Sans doute, cette évocation de l'héritage fondateur de l'Europe, romain, judéo-chrétien et grec, est-elle devenue au fil du temps un truisme. Mais pensons que ces paroles magistrales ont été prononcées il y a quatre-vingts ans, en 1922, dans une conférence à l'Université de Zurich. Elles me paraissent dignes de figurer sur quelque fronton du Parlement européen, dans une forme qu'il aurait génialement ramassée en quelques lignes, comme les quatre inscriptions des musées du Palais de Chaillot, place du Trocadéro à Paris. Je ne résiste pas au

plaisir de vous rappeler celles-ci, car elles me paraissent avoir leur juste place dans cette « actualité de Paul Valéry », et d'autant mieux qu'on ne peut les retrouver dans son œuvre que dans une note du tome II de l'édition de la Pléiade, dans un ordre qui n'est d'ailleurs pas celui que je vous donne ici, lequel est celui de la lecture continue des frontons :

dans ces murs voués aux merveilles
j'accueille et garde les ouvrages
de la main prodigieuse de l'artiste
égale et rivale de sa pensée
l'une n'est rien sans l'autre

choses rares ou choses belles
ici savamment assemblées
instruisent l'œil à regarder
comme jamais encore vues
toutes choses qui sont au monde

tout homme crée sans le savoir
comme il respire
mais l'artiste se sent créer
son acte engage tout son être
sa peine bien-aimée le fortifie

il dépend de celui qui passe
que je sois tombe ou trésor
que je parle ou me taise
ceci ne tient qu'à toi
ami n'entre pas sans désir

« Ceci ne tient qu'à toi ami n'entre pas sans désir » : il n'y a pas de virgule, bien sûr, dans ce texte gravé dans la pierre, où les mots sont séparés par des tirets. Où faudrait-il la placer, comme la respiration poétique ? Sans doute est-ce « ami » qui

représente en quelque sorte la virgule absente. Ce dernier vers pourrait figurer au fronton de toute œuvre d'art.

Il est amusant de replacer ce texte sublime dans la perspective de ce qu'il écrivait sur les musées, quelques années auparavant, en 1922, et que je vous cite en parenthèse : « Je n'aime pas trop les musées. Il y en a beaucoup d'admirables, il n'en est point de délicieux.... Aux premiers pas que je fais vers les belles choses, une main m'enlève ma canne, un écrit me défend de fumer. Déjà glacé par le geste autoritaire et le sentiment de la contrainte, je pénètre dans quelque salle de sculpture où règne une froide confusion. Un buste éblouissant apparaît entre les jambes d'un athlète de bronze. Le calme et les violences, les niaiseries, les sourires, les contractures, les équilibres les plus critiques me composent une impression insupportable.

Je suis dans un tumulte de créatures congelées, dont chacune exige, sans l'obtenir, l'inexistence de toutes les autres... L'âme prête à toutes les peines, je m'avance dans la peinture. Devant moi se développe dans le silence un étrange désordre organisé. Je suis saisi d'une horreur sacrée. Mon pas se fait pieux.

Ma voix change et s'établit un peu plus haute qu'à l'église, mais un peu moins forte qu'elle ne sonne dans l'ordinaire de la vie. Bientôt, je ne sais plus ce que je suis venu faire dans ces solitudes cirées, qui tiennent du temple et du salon, du cimetière et de l'école... »

Je ferme la parenthèse sur ce texte qui dévoile d'un bout à l'autre un Valéry plein d'humour.

Paul Valéry ne se contente pas de voguer au plus haut, où dorénavant la gloire l'a placé, gloire qu'il doit paradoxalement, faut-il le rappeler, à la publication du poème le plus obscur de son œuvre, voire de la langue française : *La Jeune Parque*.

On sait aussi que cette gloire le nourrit, lui et sa famille, grâce à des éditions luxueuses et parcimonieuses et des conférences qu'il multiplie. Et au cours desquelles il lui arrive de redescendre au niveau de préoccupations plus quotidiennes, auxquelles il applique toujours l'acuité incisive de ses dons d'analyse et de son intelligence. Ainsi, dans une conférence qu'il donne à l'Université des Annales en 1935, « Le bilan de l'intelligence », et qui reprend des éléments de textes précédents, comme « La crise de l'intelligence », qui date de 1925, et « La

politique de l'esprit », prononcé en 1932, Valéry s'inquiète entre autres des changements rapides du monde qui nous entoure et s'interroge sur le rôle et les capacités de l'intelligence humaine. « L'esprit humain pourra-t-il surmonter ce que l'esprit humain a fait ? » s'interroge-t-il : question qui reste irrésolue, jusqu'à ces derniers jours qui nous ont permis de vivre la passionnante et indécise lutte entre le champion d'échecs Vladimir Kramnik et le super ordinateur Deep Fritz qui s'est terminée dans l'équilibre...

Valéry continue par une remarque essentielle : « Commençons par l'examen de cette faculté qui est fondamentale et qu'on oppose à tort à l'intelligence dont elle est, au contraire, la véritable puissance motrice ; je veux parler de la sensibilité. Si la sensibilité de l'homme moderne se trouve fortement compromise par les conditions actuelles de sa vie, et si l'avenir semble promettre à cette sensibilité un traitement de plus en plus sévère, nous serons en droit de penser que l'intelligence souffrira profondément de l'altération de la sensibilité. »

« Mais comment se produit cette altération ? » À ce constat, Valéry répond par une analyse au caractère prophétique du monde moderne et de son mode de fonctionnement : « Notre monde moderne, dit-il, est tout occupé de l'exploitation toujours plus efficace, plus approfondie des énergies naturelles. Non seulement il les recherche et les dépense, pour satisfaire aux nécessités éternelles de la vie, mais il les prodigue, et il s'excite à les prodiguer au point de créer de toutes pièces des besoins inédits (et même que l'on n'eût jamais imaginés) à partir des moyens de contenter ces besoins qui n'existaient pas. Tout se passe dans notre état de civilisation industrielle comme si, ayant inventé quelque substance, on inventait d'après ses propriétés une maladie qu'elle guérisse, une soif qu'elle peut apaiser, une douleur qu'elle abolisse. On nous inocule donc, pour des fins d'enrichissement, des goûts et des désirs qui n'ont pas de racines dans notre vie physiologique profonde, mais qui résultent d'excitations psychiques ou sensorielles délibérément infligées. L'homme moderne s'enivre de dissipation. »

Voilà qui, déjà, préfigure l'homme d'aujourd'hui. Mais Valéry se met à détailler les maux qui ne cessent de nous affliger depuis ces paroles : « Abus de vitesse, abus de lumière, abus de toniques, de stupéfiants, d'excitants... Abus de fréquence dans les impressions ; abus de diversité ; abus de résonance ; abus de

facilités ; abus de merveilles ; abus de ces prodigieux moyens de déclenchement, par l'artifice desquels d'immenses effets sont mis sous le doigt d'un enfant. »

Je ne sais à quoi Valéry, à cette époque, faisait précisément allusion, mais je ne puis m'empêcher de penser à mon petit-fils de sept ans qui jongle avec mon ordinateur alors que j'y balbutie...

« L'œil, reprend Valéry, à l'époque de Ronsard, se contentait d'une chandelle, si ce n'est d'une mèche trempée dans l'huile ; les érudits de ce temps-là, qui travaillaient volontiers la nuit, lisaient (et quels grimoires !), écrivaient sans difficulté, à quelque lueur mouvante et misérable. L'œil, aujourd'hui, réclame vingt, cinquante, cent bougies. L'oreille exige toutes les puissances de l'orchestre, tolère les dissonances les plus féroces, s'accoutume au tonnerre des camions, aux sifflements, aux grincements, aux ronflements des machines, et parfois les veut retrouver dans la musique des concerts. »

Nous y voilà. C'est-à-dire aujourd'hui, dans une proportion que Valéry ne pouvait que prophétiser.

La lumière... Je pense par exemple à Gustave Flaubert et Maxime du Camp, voyageant par landes et chemins de la Loire à la Bretagne. Ils voyaient surgir les châteaux au clair de lune, Chambord, Amboise, Nantes, à présent noyés depuis des décennies sous des flots de sons et de lumières : on imagine ce qu'en dirait Valéry ! Et Bruges, notre chère Bruges de Rodenbach, d'Elskamp et où déambulait notre cher Charles Bertin rentrant le soir avec sa grand-mère, Bruges illuminée comme un vulgaire sapin de Noël, bariolée d'un arc-en-ciel criard à chacun de ses ponts. Pour une Tour Eiffel réussie, combien de monuments écrasés d'une lumière inconnue de leurs bâtisseurs, qui n'avaient dans l'œil que le jour et le soleil pour éclairage, pour modeler leur œuvre, et la nuit pour la faire reposer. Oui, la lumière nous vole la nuit, nous dissout ses mystères dans ses flaques jaunes et blanches.

Et voilà qu'on se sert de ces éclairages abusifs pour nous imposer des « messages », comme on dit : ainsi l'illumination en rose de célèbres monuments d'Europe, dont à Bruxelles les sphères de l'Atomium, est censée nous sensibiliser à la problématique du cancer du sein ! C'était dans les journaux ces dernières semaines ! « Et on l'a vu à la télévision ! » ajoutons-nous aujourd'hui.

Sans doute sommes-nous tellement habitués aux excès de lumière qu'ils cessent de nous agresser directement. Mais pensons qu'il est devenu impossible de montrer à nos enfants le ciel de nos parents et grands-parents : ni la Voie Lactée, ni les Pléiades, ni la nébuleuse d'Orion, et aucune étoile au-delà de la troisième magnitude, alors que l'œil nu peut les distinguer jusqu'à la magnitude six. On invoque la pollution, mais en l'espèce elle est surtout visuelle, comme le montrent des images, prises par satellite, de nos contrées plongées dès la nuit tombée dans une lumière diffuse, un halo pisseux qui n'a hélas rien à voir avec *L'Empire des lumières* de René Magritte, où la Terre est plongée dans l'ombre sous un ciel bleu clair aux légers nuages blancs.

Quant au bruit... Il est amusant de rapprocher le « ronflement des machines » que d'aucuns voudraient introduire dans les salles de concert avec une rencontre que Valéry eut avec Maurice Ravel en 1911, et qui a donc dû le frapper durablement, puisque celui-ci lui dit alors qu'il rêvait de mettre en musique des bruits de sirènes et de machines, ce qu'il se garda de faire, mais ce que fit par contre Honegger quelques années plus tard dans son poème symphonique *Pacific 231*, le même Honegger qui devait précisément mettre en musique, dans les années trente, deux œuvres dramatico-poétiques de Valéry : *Amphion* et *Sémiramis*.

Ce ronflement des machines, nous en avons, quant à nous, eu le droit et la grâce d'en être privés le 22 septembre passé, ce dimanche sans voitures. Pour ceux d'entre nous qui habitent la ville, il y eut un phénomène extraordinaire, cette sorte de grande chape transparente qui était tombée sur Bruxelles : la très légère rumeur du silence. Un silence où chaque bruit individuel paraissait retrouver son timbre, son accent, sa portée, comme un enchantement wagnérien, peuplé d'oiseaux, du vent dans les arbres, des pas sur le trottoir. Parfois une seule voiture passait, un taxi qui levait le pied, et on sentait qu'elle essayait d'être silencieuse.

Le bruit, c'est aussi cet enregistrement, il y a quelques années, par les sismographes de l'Observatoire d'Uccle, d'un supposé tremblement de terre très proche.

C'étaient les vibrations des basses d'un concert rock à Forest National, à cinq kilomètres de là. J'entendais il y a quelques semaines un critique musical dire qu'à ces concerts des musiciens portent des protège-oreilles, et que les critiques s'y rendent avec des boules Quiès.

Pourtant, la musique n'est-elle pas faite aussi de silences ? Le musicien André Souris y a même consacré le premier chapitre de son étude sur les « fonctions organiques du langage musical ». Il y disait d'emblée : « Le silence est par rapport au son ce que le vide est par rapport au plein. Il est le climat originel, la donnée première, la nécessité fondamentale sans laquelle la musique ne pourrait exister. »

Un vers d'Odilon-Jean Périer, cité par Guy Vaes dans son dernier et précieux livre, *Les Stratèges*, nous le rappelle aussi avec élégance : « Comme un grand violon par le silence habité. » Et Guy Vaes dit lui-même : « Un salon de musique... C'est un espace où un piano à l'aile déployée, un violoncelle dans sa housse que soutient un siège d'église, font visiblement monter le silence en laissant irradier cette musique-là dont le prive tout exécutant. Quelle paix songeuse, qui n'est point refus du monde, mais dévoilement de ce que le monde en soi secrète — musique ou perle —, et que protège une carapace de bruits ! » On sent bien aussi que cette carapace, que j'imagine pour ma part faite d'infimes bruits domestiques, nécessaires et rassurants, n'a rien à voir avec le martèlement des décibels que j'évoquais.

Oui, la musique est semée de silences, à l'instar de la conversation, dont les silences en sont comme une ponctuation prolongée, et en permettent la respiration, et en nourrissent l'inspiration. Souvenons-nous de ces interviews d'écrivains que réalisait Pierre Dumayet à la télévision, il y a vingt ou trente ans. Il laissait à ses interlocuteurs de longs espaces de silence où leur pensée pouvait reprendre souffle et forme, leur permettant d'approfondir et de ciseler leur propos. Aujourd'hui, dans les débats, c'est à celui qui parle le plus fort de se faire entendre et on ne laisse jamais une personne achever sa phrase pour peu qu'elle hésite un seul instant.

Alors nous voici rattrapés, et ce n'est pas peu dire, par un autre haut mal : la vitesse.

Voyons ce qu'en dit Paul Valéry. Une fois encore, il l'aborde par un biais qui part du fond de nous-mêmes, qu'il nomme le sens de la durée : « Quant à notre sens le plus central, ce sens intime entre le désir et la possession de son objet, qui n'est autre que le sens de la durée, ce sentiment du temps, qui se contentait jadis de la vitesse de la course des chevaux, il trouve aujourd'hui que les rapides sont

bien lents, et que les messages électriques le font mourir de langueur. Enfin les événements eux-mêmes sont réclamés comme une nourriture jamais assez relevée. S'il n'y a point, le matin, quelque grand malheur dans le monde, nous sentons un certain vide : il n'y a rien aujourd'hui dans les journaux, disons-nous. Nous voilà pris sur le fait, nous sommes tous empoisonnés. »

Trois années auparavant, il disait déjà, dans « La politique de l'esprit » : « Le téléphone sonne, nous y courons ; l'heure sonne, le rendez-vous nous presse... Songez à ce que sont, pour la formation de l'esprit, les horaires de travail, les horaires de transport, les commandements croissants de l'hygiène, jusqu'aux commandements de l'orthographe qui n'existaient pas jadis, jusqu'aux passages cloutés... Tout nous commande, tout nous presse, tout nous prescrit ce que nous avons à faire, et nous prescrit de le faire automatiquement. »

Et il ajoute plus loin : « Ne sont-ce pas là des conditions détestables pour la production ultérieure d'œuvres comparables à celles que l'humanité a faites dans les siècles précédents ? Nous avons perdu *le loisir de mûrir*, et, si nous rentrons en nous-mêmes, nous autres artistes, nous n'y trouvons plus cette autre vertu des anciens créateurs de beauté : le dessein de durer... »

Au-delà de ces quelques exemples, je vous fais grâce de ses propos, qui vont dans le même sens, qui sont marqués par la même intelligence et qui portent sur « l'indifférence croissante et générale à la laideur et à la brutalité des aspects », sur l'éducation, qui doit étendre notre regard bien au-delà de l'enseignement classique et de nos frontières, etc.

Je terminerai par ces dernières paroles, qui concluaient « La politique de l'esprit », notre souverain bien : « Il faut conserver dans nos esprits et dans nos cœurs la volonté de lucidité, la netteté de l'intellect, le sentiment de la grandeur et du risque, de l'aventure extraordinaire dans laquelle le genre humain, s'éloignant peut-être démesurément des conditions premières et naturelles de l'espèce, s'est engagé, allant je ne sais où ! »

Alors ce « je ne sais où », soixante, quatre-vingts ans après, c'est une fois de plus aujourd'hui. Et nous saluons ces jugements comme s'ils étaient contemporains, nous reconnaissons ces excès, et nous les subissons à une puissance supérieure encore, et déplorons leurs conséquences de manière plus profonde et

plus généralisée. Dans un monde qui a cessé d'être gouverné par l'intelligence et l'esprit — mais quand l'a-t-il été ? — au profit de ses déviances mercantiles et de volonté de pouvoir, on ne parle plus guère de Paul Valéry, on l'évoque encore moins. Sans doute lit-on encore, çà et là, *Le Cimetière marin* et le *Cantique des colonnes*, *Monsieur Teste* — et encore —, *L'Idée fixe*, *Mon Faust...* Mais les textes et aphorismes issus des *Cahiers*, *Choses tues*, *Mauvaises Pensées et autres*, *Tel Quel*, *Mélange*, et *Eupalinos*, et *Degas danse dessin*, et sa correspondance avec Gide ? Pour ma part j'éprouve à relire quelques pages de Valéry au hasard — comme je le fais, comme nous le faisons tous, de Proust par exemple, ou de Montaigne — le même plaisir intellectuellement gustatif et gourmand.

Il est évident qu'il n'y a plus de Paul Valéry aujourd'hui, ne serait-ce que dans le domaine que nous venons de parcourir, de la lucidité sur le monde. Bien des esprits s'y sont essayés, et s'y évertuent encore. Je ne citerai pas de noms. Nous en avons chacun quelques-uns à l'esprit. Allons donc, relisons Paul Valéry, cet éternel contemporain.

Copyright © 2002 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à indiquer :

Alain Bosquet de Thoran, *Actualité de Paul Valéry [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur :
<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/bosquetdethoran091102.pdf>>